

## Michel Foucault et Walter Benjamin : l'histoire en partage.

Driss Bellahcène  
Université paris8

Au cours de cette intervention je tenterai d'opérer un rapprochement entre Foucault et Benjamin quant à l'histoire. Rapprochement, certes risqué mais qui vaut la peine vu l'usage commun que les deux philosophes font de certains concepts qui relèvent du domaine de l'histoire et de la philosophie. Rapprochement qui vaut aussi pour la richesse des objets étudiés et l'analyse lumineuse que nous offrent leurs investigations.

Si pour Foucault le recours à l'histoire est explicite comme le témoignent certains titres ou sous-titres de ses ouvrages. En revanche, pour Benjamin l'histoire traverse son œuvre, mais cette histoire reste muette, invisible. Bref, l'intérêt pour l'histoire de ces deux figures découle du choc de l'histoire moderne. Et chacun se fera une règle de toujours la penser à partir du présent.

En effet, s'il y'a une discipline silencieuse qui gouverne les travaux de Walter Benjamin, c'est bien l'histoire. En effet, celle-ci se trouve au cœur de ses réflexions. Comme on le sait Benjamin était hostile aux philosophies positivistes ainsi qu'à l'évolutionnisme sous toutes ses formes. W.Benjamin a fait de l'histoire une lecture politique. L'histoire Benjaminienne est conçue sur une analyse des contradictions qui constituent son présent.<sup>1</sup> Il refuse l'idée

d'une causalité mécanique et la croyance au caractère inéluctable du progrès qui se révèle menaçant.<sup>2</sup> Il a développé une conception discontinuiste du temps, qui revient à faire de celui-ci l'espace par excellence de l'utopie<sup>3</sup> : une utopie évidemment fragile, mais cependant réalisable pour que les opprimés prennent conscience de leur situation, parviennent à ressaisir la parole dont ils ont été longtemps privés, et à remettre l'humanité par la voie

---

qui aujourd'hui le défigure ». « La vie des étudiants » (1914), *Mythe et Violence*, p. 5.

<sup>2</sup> Benjamin avait pressenti les dangers du progrès, dans sa conjugaison avec le matérialisme, d'inspiration romantique, utopique et messianique de manière à lui donner une dimension plus critique que va le distinguer amplement du marxisme officiel de l'époque.

<sup>3</sup> Il y a chez Benjamin des moments clés de son œuvre où les références utopiques sont inséparables de sa vision de l'histoire. Ces références utopiques sont inspirées par le marxisme (après 1924) et demeurent libertaires et ouvertes à des questions hétérodoxes comme l'égalité entre les sexes dont l'actualité est frappante. Jacques Rancière, dans un entretien paru dans la revue *Communication* dégage une idée proche de celle de Benjamin où il dit "Au XIXe siècle, qu'est-ce que l'utopie, si ce n'est l'idée et l'espoir d'une parole qui serait devenue chair vivante de la communauté? L'utopie, en fait, c'est un rêve bien spécifique : le rêve d'une parole qui ne serait plus des mots, le rêve d'une parole qui, à la manière des chemins de fer saint-simoniens, s'incarnerait véritablement sur un territoire, dans une communauté. » Entretien avec Martine Perrot et Martin de la soudière, *Communication* n° 58, 1994, pp. 87-101.

---

<sup>1</sup>« La tâche historique est seulement de donner forme absolue à l'état immanent de perfection, de le rendre visible et de le faire dominer dans le présent... Par voie de connaissance, chacun libérera l'ave nir de ce

de la « rédemption » qu'ils appellent de leurs vœux. Ces vœux complexes, dans lesquelles le marxisme se trouve repris et dépassé, sera développé dans son écrit : « *thèses sur le concept d'histoire* ». Nous avons là un premier rapprochement entre nos deux auteurs (Foucault et Benjamin) qui interrogent le passé dans sa dimension discontinuiste. Cependant, chacun exploite cette dimension et l'utilise dans un domaine bien précis : la clinique, la prison, etc., pour Foucault, l'œuvre d'art ou l'art en général, la littérature, la peinture, la poésie, pour Benjamin. Pour celui-ci, l'œuvre d'art se caractérise par son ici et son maintenant, son *hic et nunc*, par l'unicité de sa présence au lieu où elle se trouve. Les vraies questions pour Benjamin ne sont pas d'ordre technique mais métaphysique, en d'autres termes des problèmes métaphysiques, ceux de Platon, de Nietzsche, des romantiques, dont la temporalité historique occupe un plan capital : contre l'informe tendance progressiste fondée sur une conception de l'histoire qui discerne seulement le rythme plus au moins rapide selon lequel les hommes avancent sur la voie du progrès » comme le note Michael Löwy.<sup>4</sup>

Selon Adorno, Benjamin rejetait le concept d'histoire de l'ontologie existentielle comme simple distillat d'où s'évapore la substance de la dialectique historique. L'intuition critique du dernier Nietzsche, selon laquelle la vérité ne s'identifie pas à l'universel atemporel, l'histoire seule étant la figure de l'absolu, fut canonique dans la démarche de Benjamin alors qu'il ne la connaissait même

pas. Il en formula le programme dans une note de son ouvrage principal, resté fragmentaire : « l'éternel est de toute façon plutôt un ruché sur robe qu'une idée ». <sup>5</sup> Son effort dispersé pour échapper à la prison du conformisme culturel visait les constellations de l'histoire qui ne sont pas seulement des exemples interchangeables illustrant des idées, mais des exemples qui dans leur simplicité constituent les idées elles-mêmes comme historiques.<sup>6</sup> A ses yeux, la philosophie était avant tout commentaire et critique, et il assignait au langage comme cristallisation du « nom » un statut plus élevé que celui de simple véhicule des significations ou même des expressions.<sup>7</sup> Il y a un second rapprochement qui s'identifie au langage. Tout comme Benjamin, le langage occupe une place importante dans la pensée foucauldienne. Le il y a du langage se comprend comme exercice relancé du commentaire : tâche de restitution de sens, depuis notre confrontation à la masse du déjà dit. Le langage révèle et se révèle un comme pouvoir critique et libérateur, le langage est pour benjamin messianique. Il a une fonction voire mission rédemptrice, celle de donner voix à l'inexpressif, aux laissés pour compte, aux anonymes. « Dans l'inexpressif, nous dit Benjamin, apparaît la sublime violence du vrai, et comment le vrai, selon les lois du monde moral, détermine le langage du monde réel. Car l'inexpressif détruit ce qui de l'héritage des choses, perdue dans toute

---

<sup>4</sup> Michael Löwy, l'utopie Benjamin, in l'utopie en question, PUV, Coll. La philosophie hors de soi, 2001, p. 152.

---

<sup>5</sup> Paris capitale du XIXe siècle, *Le Livre des passages*, trad ; J. Lacoste, ed. du Cerf, p. 480, in T.W. Adorno, Sur W. Benjamin, Folio essai, 2001, p. 13.

<sup>6</sup> *Ibid*, p.14.

<sup>7</sup> *Ibid*, p. 18.

belle apparence : la totalité, la fausse, la trompeuse – l'absolue ».<sup>8</sup>

C'est seulement une fois la philosophie constituée en discipline académique que les philosophes ont perdu l'habitude de penser par eux-mêmes, que chacun a cru de voir prendre la précaution de commencer avant le *Créateur* du monde ou de se charger, autant que faire se peut, de la gestion de celui-ci.

L'essayisme de Benjamin consiste à traiter des textes profanes comme s'il s'agissait de textes sacrés.<sup>9</sup> Traiter des textes profanes ne traduit pas un attachement à une forme théologique. Quant au monde profane, celui-ci traduit ou a été ramené à un « sens transcendant ». C'est d'une profanation radicale, sans réserve, qu'il attendait une chance de salut pour l'héritage théologique que ces derniers avaient de leur côté dilapidé, perdu.<sup>10</sup> Ces textes profanes doivent penser par eux-mêmes. Ceci renvoie à l'intérêt que Foucault accorde à l'archive anonyme.

Si Foucault part de l'histoire pour déboucher sur des problèmes philosophiques, Benjamin dans son essai sur Edouard Fuchs (1937), pour qui, *toute linéarité est refusée même conçue sous forme de platement dialectique*<sup>11</sup>, part de questions esthétiques pour déboucher sur le thème de l'histoire.

C'est dans cet écrit qu'il engage largement ses réflexions sur les « thèses de 1939-40 ». Trois des quatre thèmes philosophiques de ces thèses sont, souvent littéralement abordés. Il oppose la représentation d'un temps linéaire, homogène et vide, à la constellation entre un passé brusquement citable et un présent qui se sent visé par lui. Foucault partage cette conception des choses quant au présent. En effet, tous les travaux du Foucault sont mis en œuvre pour penser le présent pour que nous sortions transformés. L'émancipation du présent s'effectue par le retour au passé à seule condition que ce passé ne soit traité de manière linéaire, continu.

Dans ses *Thèses*, Benjamin ne fait qu'énoncer les principes généraux qui guident son travail depuis de longues années. Ses recherches sur *Les Passages parisiens*<sup>12</sup>, ou sur le destin de l'art au XIXe siècle, entretiennent de multiples rapports avec sa réflexion sur le présent. Son essai « L'œuvre d'art » représentait le point de fuite de ces recherches historiques dans le présent : la théorie du film s'éclairant par la connaissance dans la rupture marquée au siècle précédent par l'intervention de la photographie, la photographie comme philosophie pour diagnostiquer le présent. Diagnostiquer le présent est le mot d'ordre

---

<sup>8</sup>15. Benjamin poursuit : « Ce n'est que l'inexpressif qui puisse parachever l'œuvre en la brisant pour faire d'elle une œuvre morcelée, un fragment du vrai monde, le torse d'un symbole. » Mythe et violence, p. 257.

<sup>9</sup>*Ibid.*, p. 19.

<sup>10</sup>Idem, p. 19.

<sup>11</sup>Edward Fuchs, collectionneur et historien », texte de 1937 traduit et présenté Philippe Ivernel, t.3, Vol 4, 1978, p. 42.

---

<sup>12</sup> C'est dans ce livre et celui consacré à Edouard Fuchs que Benjamin commença à forger sa vision de l'histoire portant alors des doutes sur les « illusions du progrès » hégémoniques régnant au sein de la pensée de gauche allemande et européenne. Il faut noter aussi que ce livre est sans fil directeur, qui laisse voir un désir désemparé et maladroit de pressentir comment l'universel concret d'une philosophie de l'histoire concevait ou opérait sans le renier un universel plus abstrait et idéal, et celui, éparpillé mais réel et décisif, de l'œuvre d'art.

de nos auteurs. En effet, pour nos deux philosophes, l'objet de l'histoire est construction toujours ouverte par son écriture. L'histoire est donc événementialité en tant qu'inscription dans un présent qui lui confère une actualité toujours nouvelle car située dans une configuration singulière. Détruire les apparences, révéler ce qui est camouflé, repérer et faire voir la répétition et sa naïve négation, indiquer les blocages pour que le présent éclate, pour que ressurgisse le discontinu, et avec lui peut-être l'éclatement d'un autre présent autre que celui qui triomphe et qui masque ce qu'il massacre. L'histoire est cruelle et ferme les yeux sur sa cruauté, on la répète infiniment. Le passé loin de fournir des préfigurations plus ou moins prospères et contestables d'un aujourd'hui qui le couronne, s'offre à nous, au préalable comme un grand champ de ruines. La sévérité de Benjamin et de Foucault à l'égard de l'histoire est une variante de cette idée d'une histoire ensanglantée, d'une histoire suppliciée.

Sans repère transcendant ; l'opposition au nazisme semble à Benjamin impuissante et dépourvu de sens. On n'« avance » pas dans l'histoire si l'on n'a pas conscience de la nécessité de résister à une politique et à une culture qui, en transformant le passé en « héritage culturel », le rendent méconnaissable.<sup>13</sup> Les hommes ont toujours

---

<sup>13</sup> « Tout doit son existence non seulement au labeur des grands génies qui en furent les créateurs, mais aussi, à des degrés divers, à l'esclavage sans nom de leurs contemporains. Rien n'est jamais un document de culture sans être en même temps un document de barbarie. » Edward Fuchs, collectionneur et historien », texte de 1937 traduit et présenté Philippe Ivernel, t.3, Vol 4, 1978, p. 46.

aspiré à l'émancipation, et le passé ne livre sa véritable signification que si on y découvre leur révolte, leurs voix anonymes. C'est sans doute le sens du pacte secret des générations dont parle Benjamin dans son dernier texte : « la dette des vivants à l'égard de l'inspiration du bonheur qui fut celle des morts. » Benjamin donne ainsi rétrospectivement un sens à tout son travail de relecture des œuvres du passé.

Dans cet écrit, Benjamin soumet d'emblée la « raison » historique et politique à un véritable défi.

Comment penser alors l'histoire au « moment du danger » (Thèse VI) et dans l'angoisse d'une barbarie irréparable ? Comment la fonder théoriquement et méthodologiquement dans sa dimension de catastrophe<sup>14</sup> ? ; (Thèse IX), sans quitter pour autant le tranchant critique d'une certaine rationalité qui doit désormais s'appropriier les territoires livrés à l'irraison. La critique est ce qui donne sens au négatif, autrement dit à la douleur, au supplice, aux désillusions, à l'imparfait de l'histoire.

Son regard est tourné vers le passé, « là où apparaît à nous une série d'événements - qui pour Foucault vient rompre la continuité des

---

<sup>14</sup> Au centre de sa vision de l'histoire se trouve le concept de catastrophe est un concept clé dans sa vision de l'histoire. Dans une des notes préparatoires aux Thèses de 1940, il observe : « La catastrophe est le progrès, le progrès est la catastrophe. La catastrophe est le continuum de l'histoire<sup>26</sup>. » L'assimilation entre progrès et catastrophe a tout d'abord une signification historique : le passé n'est, du point de vue des opprimés, qu'une série interminable de défaites catastrophiques. » (Voir Thèse 6).

choses -, Benjamin voit, lui une unique catastrophe ». Il la critique sous toutes ses formes, y compris dans la pensée de gauche : conception linéaire du progrès, culte des forces productrices, historicisme et croyance à un tribunal de l'histoire universelle » où toute barbarie n'est jamais qu'un moment dépassable dans un sens rationnel et irréversible. Le monde critique renvoie à ce qui demeure encore irréprésenté, à conceptualiser, dans tout un réseau de notions travaillées par une tension productive entre un marxisme déchiré et un messianisme juif redéployé : « barbarie », « état d'exception », « catastrophe », « tradition des opprimés », « messianisme », « rédemption de l'humanité » etc., car c'est bien dans et par ce dispositif « inédit », cette double langue, ce va et vient entre l'allégorie et le concept, qu'une théorie de l'histoire comme dispositif stratégique (Thèse I), et comme construction (Thèse XIV) peut se développer à partir d'un échec historique qui la structure, la motive et la hante.

La catastrophe est le lieu, le sens où l'histoire s'abîme et l'éthique de la pensée résistante débouche sur un nouveau concept d'histoire, dominé par l'« état d'exception ». La catastrophe correspond à mon sens, chez Foucault, à l'événement singulier qui vient rompre le cours de l'histoire. La catastrophe comme scission et interruption de l'histoire.

La pensée de la catastrophe ou de l'événement brisant le cours de l'histoire, s'inscrit dans un temps rompu, un temps discontinu qui donne lieu à une aporie initiale qui commande tout le travail des thèses et toute l'oeuvre foucauldienne. Cette aporie initiale n'est autre chose que la

tradition mais une tradition comme discontinuité du passé, par opposition à l'histoire comme continuité des événements. Aporie fondamentale pour connaître l'histoire des opprimés, pour saisir l'histoire des hommes infâmes, qui est une interruption. Le rôle de l'histoire est alors de s'emparer de la tradition des opprimés, des hommes ignominieux.

L'objectif critique des thèses est d'opérer une scission avec toute conception « historiciste » du réel historique y compris dans le marxisme économiste. L'essentiel n'est pas le rapport mécanique infrastructure-superstructure. Avec le marxisme, Benjamin trouvait en quelque sorte l'appui le plus opérant d'une critique plus générale à laquelle le marxisme établi n'allait pas suffire : la critique de la pensée « bourgeoise », vigoureusement activée avec les Lumières, triomphante au XIXe siècle avec le développement industriel. « Benjamin critique tout historicisme –celui qui pose un « héritage culturel », une continuité des forces productives ou plus largement une méthodologie de l'histoire. En effet, l'historicisme présuppose un concept de temps vide, formel et linéaire : « la conception du progrès de l'espèce humaine au cours de l'histoire est inséparable de la conception de sa progression à travers un temps homogène et vide. C'est dans la critique de cette progression que doit trouver son fondement une critique de la conception du progrès en général. » (Thèse XIII) L'histoire est synonyme plus de la violence que du progrès.

Mais cette critique lie désormais le moment épistémologique à ses effets politiques. Historiciste est « l'histoire des vainqueurs », une philosophie des maîtres qui instaure un ordre. Le concept de continuité exclut d'emblée du progrès » la servitude des anonymes », des sans noms, - des sans part comme dirait Rancière -, la tradition des opprimés.

L'histoire n'a de sens que du point de vue des vainqueurs, de la législation de leur pouvoir. C'est pourquoi, contrairement à l'historicisme, la première tâche de la lutte d'un passé opprimé consiste – t'elle à briser toute « empathie »<sup>15</sup> pour les vainqueurs dans la gauche elle-même, à réintroduire une discontinuité, « une interruption du temps ». La conception du temps pour Foucault et Benjamin ne réduit pas le rapport entre passé et présent à un simple rapport de successivité. Le passé est contemporain du présent car le passé se constitue en même temps que le présent. Passé et présent se *superposent* et non se *juxtaposent*. Ils sont simultanés et non contigus. Mais à la différence de Heidegger, qui est tout entier porté vers l'« advenir », Benjamin entend répondre aux attentes non avérées d'un passé en souffrance à l'intérieur même du présent, vigilant à rendre possible une actualisation de l'oubli et Foucault faire l'écho des voix anonymes. L'objet de l'histoire est construction à jamais ouverte par son écriture. L'histoire est donc événementialité en tant qu'inscription dans un présent qui lui confère une actualité toujours nouvelle car située dans une configuration singulière. Le

---

<sup>15</sup> Benjamin refuse toute forme d'empathie car à ses yeux elle engendre bourreaux et victimes et finit par broyer.

temps pratiqué par nos philosophes est donc un temps discontinu, déchiré, en tout cas éclaté ; il relève d'une « hétérogénéité diachronique ». Le sens n'est pas seulement lié à l'événement seul, mais à la manière dont cet événement s'est inscrit dans le temps selon de multiples remaniements, selon les aléas de sa mise en situation.

L'histoire se fait dans le réexamen, dans un futur antérieur. Ce passé revient et hante l'espace des vivants et c'est sur le mode de la jérémiade que le sens tente de s'exprimer dans le présent et réclame de posséder l'art du présent qui est un art du *contretemps* : celui-ci invite donc l'historien à faire usage de l'anachronisme, car il faut d'abord suivre la ligne du temps, attaquer et arracher au temps d'autres possibilités. Le vrai historien, pour nos deux philosophes, est celui qui a le pouvoir de donner leur nom resté secret à des expériences humaines avortées ou a des expériences humaines tues. Il a le pouvoir signifiant de nommer et écrit donc pour sauver des noms de l'oubli.

La notion d'après-coup se perçoit en premier lieu comme un rareté qui intervient postérieurement et qui vient livrer une intelligibilité nouvelle au passé, mais il se définit aussi comme un supplément de sens qui ne s'épanouit qu'ultérieurement comme une figure de procès-verbal différée. L'intelligibilité de l'histoire chez Foucault se construit également à partir du présent.

La tradition comme discontinuité ne serait-elle pas simplement une histoire autre, une histoire de l'autre, « les opprimés », les « sans noms », « la classe ouvrière », « les hommes infâmes », « le fou », le

« délinquant » qui bouleverseraient les structures classiques de la temporalité ?

Pour saisir la pensée de nos deux philosophes il faut introduire trois moments dans les fondements de l'intuition matérialiste de l'histoire : la discontinuité du temps historique, la force dévastatrice de la classe ouvrière, la tradition des opprimés.

Au cours de ces courtes pages, nous avons pu voir qu'on peut faire une étude comparative entre Benjamin et Foucault. Il ne s'agit pas de reconnaître l'un par l'autre mais d'essayer de saisir la portée philosophique des objets d'études si distincts de nos auteurs mais qui à première vue laissent envisager que ces objets sont identiques alors qu'ils renvoient à des domaines différents et s'inscrivent dans deux entreprises et dans des objectifs différents dont le but est d'ouvrir l'histoire, comme celle-ci n'avoue jamais rien, à la vérité. Bref, comme le susurre le titre il s'agit, d'un partage, d'une similitude dans la différence. La seule correspondance qu'on peut leur accorder est qu'ils sont de véritables écrivains dont l'écriture est consistante, la pensée ramassée, condensée.

